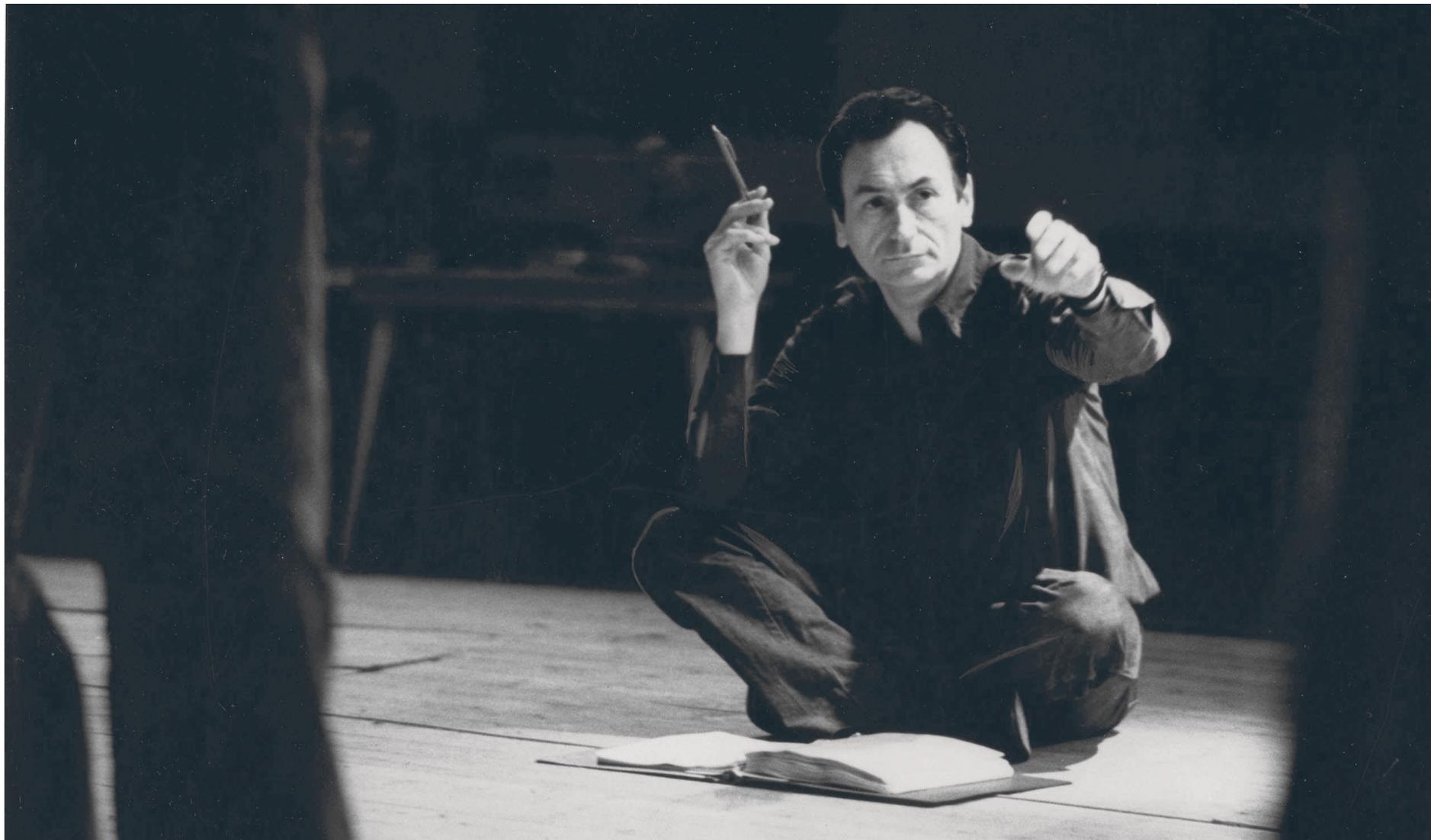


Culture & Savoirs



Antoine Vitez, en 1977, lors d'une répétition de son *Tartuffe*, au Théâtre de la Satire, à Moscou. Mémoire d'Humanité - CG93

HOMMAGE

Il y a trente ans disparaissait Antoine Vitez

L'annonce de sa mort, le 30 avril 1990, à l'âge de 59 ans, a plongé le monde de la culture dans l'abattement. Vitez fut un metteur en scène d'exception, un professeur admiré, un grand directeur de théâtre. Il avait l'étoffe des plus grands.

Le 11 juillet 1987, les trompettes de Maurice Jarre retentissent dans la cour d'Honneur du palais des Papes. Il est un peu moins de 21 heures et les spectateurs se pressent pour assister à l'intégrale du *Soulier de satin*, de 21 heures à 9 heures du matin. Les spectateurs sont parés pour cette aventure claudélienne imaginée par Antoine Vitez. Dans leurs cabas, de quoi se sustenter et des couvertures. La nuit sera longue... À 9 heures du matin, le soleil inonde les

visages. Vingt minutes durant, les applaudissements saluent un voyage, une aventure jusqu'ici jamais imaginés. Ludmila Mikael, Serge Maggiani, Valérie Dréville, Robin Renucci, Didier Sandre, Dominique Valadié, Aurélien Recoing, Pierre Vial... se tenant par la main, les traits tirés mais heureux, saluent le public. Le mistral gonfle les robes des comédiennes et les voiles des bateaux échoués sur le plateau. L'émotion est palpable, celle d'avoir traversé une odyssee unique. Interviewé par France Roche, qui lui rappelait qu'il avait déclaré, un jour, Claudel

ennuyeux, Vitez répond : « *Je le trouvais ennuyeux puisque je ne le connaissais pas. Après l'avoir lu... Claudel, c'est de la grande poésie. Et la poésie, comme la peinture, ne s'arrêtent jamais.* » Vitez/Claudel, « un prodigieux duo de civilisation »...

Trois ans plus tard, Vitez mourait. Il avait 59 ans et venait d'être nommé, un an plus tôt, administrateur de la Comédie-Française. Jack Ralite, dans son livre *Complicités avec Jean Vilar/Antoine Vitez*, raconte. Ils avaient un rendez-vous téléphonique à 11 heures. Sa femme lui apprend la mort d'Antoine dans la nuit. Ralite se précipite à l'hôpital

voir une dernière fois cet homme qu'il admirait. Il appelle Jean-Pierre Léonardini, alors chef du service culture de l'Humanité. Léonardini, dans son livre *Profils perdus d'Antoine Vitez*, se souvient de Ralite, en larmes, lui annonçant la terrible nouvelle.

Diplômé de russe aux Langues-O, Antoine Vitez est attiré par le théâtre. Il échoue au concours d'entrée au Conservatoire national. Mais, un an plus tard, en 1951, il joue, aux côtés de Charles Denner, René-Louis Lafforgue, José Valverde et Paul Préboist, *Drame à Toulon* - Henri Martin, qui relate le procès d'Henri Martin,

militant communiste emprisonné pour son opposition à la guerre d'Indochine. Vitez a 21 ans, il est membre du Parti communiste. Il le restera jusqu'à l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques. Il ne sera plus « encarté » mais restera un communiste de cœur jusqu'au bout.

Deux années aux côtés d'Aragon

Dans les années 1950, Vitez participe au comité de rédaction de la revue *Bref* du Théâtre national populaire. Puis aux *Lettres françaises*. Il traduit des auteurs russes et c'est la traduction d'un auteur kazakh qui le conduit chez Aragon. Vitez a 27 ans. Il se rend au moulin de Saint-Arnoult, passe la journée avec Louis et Elsa. Éblouissement réciproque. Avec Elsa Triolet, ils partagent tous deux un amour infini pour les auteurs russes en général et Tchekhov en particulier. Passe une année. Le sachant au chô-

« Des mises en scène mémorables, des choix libres de toute contrainte. Vitez avait une vision poétique et politique de son travail. »

mage, Aragon lui propose de devenir son secrétaire. Vitez collaborera avec le poète : deux années prolifiques, studieuses. Aragon assistera toujours aux premières de Vitez, à Ivry, aux TQY, acronyme de Théâtre des quartiers d'Ivry qu'il fonde et dirigera de 1971 jusqu'à sa nomination, en 1981, à la direction de Chaillot. En 1988, il franchit la porte du Français. Avant cela, il aura été professeur au Conservatoire, et marqué plusieurs générations d'acteurs par un enseignement rigoureux – surtout pour l'alexandrin – et une liberté dispensée aux acteurs pour exprimer, notamment à travers le corps, un engagement total allant bien au-delà du texte.

Vitez, ce sont des mises en scène mémorables, des choix libres de toute contrainte. Il avait une vision poétique et politique de son travail. Qu'il monte Molière, Racine, Aragon, Claudel, Vinaver, Hugo, Rítsos, Guyotat, Brecht, Gogol, Maïakovski ou Sophocle, avec la complicité de Yannis Kokkos à la scénographie et aux costumes ou d'Aperghis pour la musique, ses spectacles ne cessaient de surprendre, d'enthousiasmer. Cette année, il était prévu au Festival d'Avignon des rencontres autour de son œuvre, dont une organisée par notre journal. De nombreux ouvrages ont paru depuis sa mort. Certains sont épuisés, d'autres difficiles à trouver. Les éditions Le Clos Jouve ont réédité, il y a quelques mois, un livre écrit à chaud après la disparition de Vitez, une longue épitaphe qui redonne chair et vie à cette épopée Vitez. Il se lit d'une traite, aborde l'homme de théâtre et l'homme politique sans détour, témoigne d'une connaissance réelle et d'une admiration sans bornes pour Vitez. C'est celui de Jean-Pierre Léonardini, *Profils perdus d'Antoine Vitez*, qui se pose en passeur de mémoire et de réflexion. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH